

lapageblanche
janvier(2001)-numéro(7)

En souvenir d'Océane, l'enfant étoile

Océane

Les voiliers lentement clignent des paupières
ondes de crêpe et d'argent
dans les draps en sueur d'Eole
les hérons volent à reculons.

Tu glisses ta main pâle
vague légère
tiaré
en mon premier visage.

Les oreilles sensibles à la lueur sous ta peau,
en ton sommeil de sable,
je pose, sur ta lèvre d'enfant sage
à colorier de craie vive,
un bonbon de l'âme,
une histoire salée que se racontent les coquillages.

Au ciel de ta marelle
tu souris
l'humour tiré de la douleur même
lancinante
étale.

Océane
le silence jusque dans les gestes,
liquide.

Ta silhouette pénètre dans la lune de lait
lisse et fraîche
la nuit doucement se renverse
je me mets à trembler.

La clarté reflue à l'horizon
avec elle ses confettis d'orage
ses escarbilles.

La lumière ...

Issue ni du soleil ni de miettes d'étoiles
aquarelle
sans bords

la lame de fond
de tes yeux de corail,
et la rose cardinale de ton corps.

Laurence de Sainte-Maréville
extrait du recueil « Les îles »

Un peu de philosophie pour la critique littéraire

L'histoire de la critique littéraire (on entend d'habitude par "critique" la totalité des disciplines liées aux problèmes de l'art de l'écriture) nous présente des confrontations successives entre ceux qui croient qu'elle doit être un art et ceux qui croient qu'elle doit être une science. On dirait que dans l'époque moderne l'obsession de la critique est celle de devenir - ou de ne devenir pas... - une science. Et les dernières décennies ont vu les victoires de la... science. Depuis le structuralisme, la critique est devenue (avec d'accidentelles... marches arrière, comme dans le cas de Barthes et son retour au *Plaisir du texte*...) le domaine des scientifiques... Les poétiques, les rhétoriques, la pragmatique, etc. ont introduit dans l'étude de la littérature le côté de... "scientificité" qui, on pouvait le croire, lui manquait... Et cette orientation est largement compréhensible. Aujourd'hui les médias ne donnent pas trop de place au commentaire littéraire. Le souci de l'art d'écriture reste l'occupation des universités et des universitaires, et dans ce milieu l'esprit scientifique, l'appareil scientifique, etc. est toujours bienvenu. De plus, la science est bien plus... convenable : on peut l'apprendre... Avec application et volonté on peut faire comme les autres scientifiques... Mais on ne peut pas apprendre le talent littéraire nécessaire pour le commentaire des œuvres d'après l'intuition, la sensibilité - autrement dit, des qualités innées...

Mais je ne veux pas parler ici de cette querelle qui date... J'ai voulu seulement souligner que les discussions de fond dans l'espace de la critique se sont tournées vers le caractère scientifique (ou non scientifique...) de celle-là... Pas d'autres problèmes majeurs n'ont troublé le ciel de cette discipline... Et cette conception réduit la perspective sur les techniques et les méthodes. Parce que, si une critique est scientifique ou pas, ça regarde surtout les méthodes d'analyse, la manière de conduire la "démonstration", son vocabulaire, l'esprit de la présentation.

Par contre, je crois que ce qui manque vraiment à la critique et surtout à la critique littéraire de nos jours, c'est un supplément de méditation, une philosophie tournée vers le sens des modifications de l'espace littéraire: pourquoi telle orientation et pas telle autre, pourquoi les écrivains de notre temps suivent-ils une direction et pas l'autre, etc. Quel sens, par exemple, peuvent avoir les expérimentations qu'a connues la vie artistique dans la deuxième partie du XIXème siècle et surtout dans la première du XXème? Ou pourquoi, aujourd'hui, le *trend* postmoderne? On ne peut pas répondre à de telles questions avec les outils d'une critique "scientifique" - qui ne peut expliquer les procédés employés par un écrivain dans un texte ou un autre...

Il ne s'agit pas, bien sûr, des explications sociologiques - du genre "chaque génération tend à renverser la génération précédente, chaque génération fait de son mieux pour prendre la place de celle qui le précède, etc." On ne peut pas penser la littérature seulement dans le cadre de telles relations simplistes. Une génération a la possibilité de se tourner contre les anciens de plusieurs manières, l'état de révolte des jeunes artistes n'indique pas la direction de cette révolte... C'est sûr que les artistes de la première partie du XXème siècle ont voulu renverser l'autorité de ceux qui étaient consacrés au moment où ils ont surgi sur la scène de la littérature. Mais pourquoi le choix des expérimentations adoptées? Pourquoi ne pas s'être opposé aux écrivains adultes d'une autre manière?

On sait que les mouvements d'avant-garde ont détruit non seulement les principes esthétiques de la génération précédente, mais aussi la création même... En tout cas, la création dans le sens courant du mot... Dans les avant-gardes, les programmes (manifestes) des différentes écoles sont plus importants que les écrits " artistiques " (j'emploie les guillemets parce que même leurs auteurs ne prétendent pas avoir voulu nous donner des créations artistiques...).

Je ne veux pas donner ici de réponses (même si ces questions méritent amplement d'avoir une réponse) mais seulement montrer que ce qui manque maintenant à la critique littéraire c'est surtout ce côté méditation qu'elle a abandonné trop souvent dans les décennies " positivistes " que nous avons vécues dernièrement. Ce qui manque aujourd'hui à la recherche littéraire c'est la méditation sur le sens et les buts des actions dans le champ littéraire. Parce qu'en ce qui concerne l'analyse des textes... on a fait pas mal de choses...

Constantin Pricop

éditorial

simple poème Océane - Laurence de Sainte-Maréville	3
éditorial Un peu de philosophie pour la critique littéraire par Constantin Pricop	4
le poète de service Laurence de Sainte-Maréville présentée par aaron de Najran	6
poète du monde Hommage à Louis-rené Des Forêts par Hervé Chesnais	14
moment critique Les oiseaux pensent-ils ? par sonneur	18
sens dessus-dessous Marianelle - Paul Raucy	19
Moment inoubliable Couleur coquelicot - Marie Mélisou	20
non poésie du monde La vache folle et l'obsession du principe de précaution par Johannes Finckh	21
dialogue en poésie Dialogue sur une lecture du Petit Prince de Saint-Exupéry par Louve Mathieu et Serge Tomé	24
e-poésie Marie Mélisou, Pierre Lamarque, Louve Mathieu, sonneur, Alain René de Nilperthuis, Agapanthe, Hélène Soris, Catherine Raucy, Annelowe, Migoy, Catherine Dartiguelongue	26
la chronique du surfeur Art numérique, poésie de l'instrument	42
la page blanche ?	44

Le poète de service

Laurence de Sainte-Maréville

Lo vive

Je n'ai pas toutes les couleurs pour présenter Laurence. Il me manque le rouge Goya. Je n'ai plus de vert non plus. Je l'ai tout utilisé pour couvrir la forêt en Carélie. Il y avait tellement d'oiseaux !

Vous comprenez qu'il n'est pas facile de peindre des yeux quand on n'a pas de vert.

Vous comprenez aussi pourquoi le portrait que je vais faire de Laurence ne sera pas parfait. D'ailleurs qui a parlé de portrait ?

Je ne sais même pas si on l'appelle Lo vive ou l'eau vive.

La seule chose que je sais d'elle, c'est qu'elle écrit. Elle s'écrit. En poésie. Et quand on s'écrit, on ouvre son ciel à la pluie des regards, on se laisse forcément deviner, des brins de soi.

Je descends dans la poésie de Laurence. Page à page. Comme dans un escalier, je ne sais pas ce que vais trouver. Je sais seulement que je descends, doucement, ou que je monte. Le silence recroquevillé. On dirait que les mots m'épient, creusés à même la vie, dans la pâte du papier.

Au cru de l'existence, lucidité primale.

"en me levant ce matin / sans masque / mon premier visage..."

Comme tous les matins j'existe. Surprise. Je m'existe dans un visage, les autres vont me remarquer, peut-être...

Comme tous les matins, mon premier visage,

un visage nouveau, une vie nouvelle, sans cesse ...

Comme tous les matins, "je déplie la cordelette des voix..."

Me voilà maintenant en voyage. Je pars. Je brasse l'océan... passager d'écumes...

"les voiliers lentement clignent des paupières / le silence jusque dans les gestes"

...lent voyage en outre-mémoire...vague à vague, d'île en île, jusqu'à l'abîme lumière...

Océane, émouvant poème où le ventre maternel retrouve le sable chaud des souvenirs...

Soudain le paysage change, devient rocailles. Et la mort est là, avec moi. Nous marchons tous les deux, moi sur les cailloux, elle dans mes talons.

"je vous écoute me tutoyer / ne prenez pas cet air distrait..."

Cette mort , La Muerte, en robe roja de flamenco, venue du moyen-âge, hallucinante, bottes cloutées...cette mort chienne fidèle qui me lèche les os de sa langue glacée...

La Muerte, un poème, un diamant taillé au canif dans le granit de vie, dans l'artère carotide.

Et la nuit qui revient, tous les jours, toujours elle, en rêves noirs, rêves jusqu'au bout, nuit en cils électriques, lait de lune, bracelets d'argent...

"la nuit lentement dévore mes gants blancs..."

La poésie de Laurence est une poésie à coeur battant. C'est une peinture au couteau, en gouache de vie, à fleur de peau.

Avec toujours en fond de toile ces silhouettes qui passent ...immobiles...menaçantes ...telles des fantômes pâles...

Une poésie en eau-forte qui roule des perles de corail dans la voix.

aaron de najran

La muerte

Rojo !
Je vous écoute me tutoyer
nu dans la poussière
où se dessèchent
les ailes des papillons morts

voyageuse
sous l'haleine des arbres
en maraude
je vous entends
en las tierras
collée à mon réveil

ne prenez pas cet air distrait
quand je vous interpelle
Moi le tu
dont les songes s'enrhument
le poète fou

le premier silence
tombe sur la vitre
el Alemán
je monte à cru
rattraper les oiseaux
qui volent à l'envers

je vous ressens
Candelilla
griffer les jambes des champs
au milieu des visages figés

j'aime la fragilité,
el corazón
vous les époumonez

les tu-ez.

Qué dirán ?
Que vont dire les gens ?

Nadie...
Personne...

LdSM

Extrait du recueil « Fragments de vie »

Notes de traduction :

rojo : rouge.
en la tierras : dans les terres.
el Alemán : le vent de mars.
candelilla : sorte de moisissure qui réduit les végétaux
en poussière comme de la cendre.
el corazón : le coeur

Inflorescence

Des esquilles de lumière froissées sur l'onde,
un réséda poli, sous la peau du regard,
membrane translucide, le pluvier s'essore au
suc des matins.

L'ambre de l'aube s'anime, en contours
fragmentés.

Une voile louvoie aux tons des vaillances,
lumière étrange, quasi-noyée,
elle s'évase dans la main.

Pulsations d'un monde ancien,
l'espace magnétise, brasille son chant de
ruisseau autour du cou.
Galets noirs dans la voix, de l'ombre à
l'écho,
le blanc nous dessille.

La tête roule au brasero, poudrierie du temps,
torrents de pierres, de feu,
d'eau de creuset. Loin dedans, flambée
d'éveil, l'astre safran, nu,
grésille dans la poêle.

Des jambes curieuses batifolent au bord du
flot.

Bris de ciel sur les frimousses, touches
grenues, glacis opalescents,
jeu de l'étincelle dans nos rides de joie.

La grande lessive du soleil nous darde de
maux. Elle effare l'oeil bleu,
clapotis d'horizon, encense les fenaisons,
brûle la ligne et assèche les lèvres.

Sur la plaine des varechs, le fanal se balance,
charnel, spirituel,
osmose mouvante entre les noeuds, les
vagues,
l'écho lumineux a la matité de l'oeil.

Quelques flux de lumière s'immiscent dans
l'âme,
laissent à coeur des meurtrissures ouvertes,
des qualités plastiques,
des aplats sensibles.
Labours sur le sable.

Au grain du feuillet, le soleil descend en
spirale.
A chaque question, une réponse à la craie,
pointillé blanc sur l'allée.
Le ruban des images file, lames floues.

Trou de lumière.
La vrille est à pied-d'oeuvre, nous enroule en
nage, nous tamise,
filtre sans complaisance le temps qui se
décline, hors du naufrage.
Notre mémoire se tisse, lacets entremêlés de
gestes de pluie, de caracole de vent.

Aujourd'hui, hier, demain nous émoussent de
ciel au moindre mouvement.

Laissons les clairs colombages surgir dans un
coude,
le chemin passer dans l'espace du tableau,
aile à dos olive allouée douloureusement au
long mûrissement de la lumière.

Franchissons la ligne d'écume, grandis de
rires puis coulons à pic,
chiffonnés de soleil.

LdSM

Cerceau

Derrière mes yeux de coussins d'eau, nos
mains qui souffrent sur la pause,
derrière mon voile tanné de nous, gémissent
nos pas qui s'abandonnent...

Je vis ton ombre sur mon cou, tes mots
frissons étreinte folle
c'est l'éternel baiser d'épaules, sourire
larmes.

Safranée, ta peau ruisselle, sur mon âme
entrouverte,
enivre l'aube des splendeurs de la nuit,
ta vie touche ma vie.

Tu me contiens de tes lourds battements,
m'épuises d'invincibles parfums,
sanglotes sous le porche de l'effluve éperdu.

Tu presses mon corps sourcillant dans l'air
qui étouffe,
le dos à la lune, le nez sur l'aile mordorée,
ensorcelant le bonheur.

Tu nous résonnes sous le chant timide de
l'exubérant feuillage,
espaces les syllabes,

et plus fort qu'une saveur,
j'offre en pétales, mon âme captive,

et nous remet au monde.

Sous le grain du verre...

Il ne suffit pas d'écrire pour que les pensées
viennent
mais il suffit de se taire pour que les mots
vous murmurent...

Plaisirs d'une société factice :
Le public désire «lire» l'art pour se détendre,
sans
réfléchir,
pourquoi donc l'artiste «pressé»
travaillerait-il les sens profonds à s'en
maudire ?

Est-ce une imposture ?
Il s'exprime avec une simplicité
déconcertante...

Il convient de rester humble devant la grâce
de l'écriture,
d'où qu'elle soit issue.
La grâce a mille facettes, une seule pureté.

LdSM

LdSM

A brûle-mot

En me levant ce matin
dessinés sur mon ventre...

Un mot à l'ocre
un mot brûle-corail
un mot rosée
un mot diffus

Sagesse

L'aile s'incurve aux regards
et je chemine au-delà

là où le fou peut être fou
d'abstinence, de sagesse, d'amour
de transes en joies simples,
fou de ne pas être l'autre
fou d'aimer sans accord
désaccordé de l'autre

rafraîchie à l'orange
d'ordalies en tendresses

ma lèvre
gorgée d'îles hallucinées
danse

bleue, en équilibre
se glisse aux voix envolées

LdSM

Extrait du recueil « Fragments de vie »

en me levant ce matin

l'automne dessine sous ma peau
des chairs de couleurs
des reflets sous la treille
des prunelles fauves

en me levant ce matin
je mets à la fenêtre
sécher mes oripeaux
fil tenu
aux prémisses des voix
aux versants fertiles
à la pulpe des pas

en me levant ce matin
ma foi
en tout ce qui vibre
en tout ce qui vit
sans liturgie de mots

en me levant ce matin
le boucan de la mer
à la pulpe des doigts
un lait de corossol

en me levant ce matin
sans masque
l'heure chaude et nacrée,
mon premier visage.

LdSM

*Extrait du recueil « Les îles » publié aux éditions zéro
heure Paris*

Jusquame noire

La gifle veinée sur le carreau
à la jupe des jours,
se ramasse en silence
sous la peau.

La libellule
a son abdomen bleuté
les ailes nerveuses,
elle passe et s'évente,

le geste
labile,
s'épuise à la parole futée
pour un temps,
ou laconique
lacère le mot...

Jusquame
aux limbes découpés.

LdSM

- Note - Jusquame noire : plante herbacée à fleurs
jaunes veinées de violet qui contient un toxique
nerveux.

Aux yeux d'une enfant

Charriés au fleuve de tes prunelles,
les galets de Puerto Plata
roulés au lit des langues de bois,
ton pied menu, flotte dans la mule de
l'étranger,
du vieux
qui loue tes dix ans de rêves oubliés.

- « Marie-Belle, je t'aime. »

Tu le crois des yeux,
ton ventre se remplit de fruits
aussi...

LdSM

Extrait du recueil « Fragments de vie »

Giacometti, sculpteur de l'invisible.

Filiforme,
bronze, le personnage
s'active
tourmenté de lumière,
là-haut,
le thorax sans souffle.

S'étirer encore et toujours
au dessus de l'oeil,
de l'huile de santal
aux crânes lisses
des indiens religieux

s'étirer bien au dessus
des femmes-girafes
au cou démesuré
de colliers de métal

s'étirer à contre nature
aux pas classiques
de la ballerine

s'étirer
jusqu'à briser les jointures
des suppliciés

se tirer d'ici-bas
où la suffisance
gris de lin
côtoie l'insuffisance...

LdSM

El niño, la mangue interdite

Les grands yeux de soleil noirs
pieds nus, ravinés de niguas
el niño
sous l'arbre aux piliers de tirindi,
lèvre humide
chair de fruit,
mains fondantes.

La mer frissonne dans ses oiseaux
tourneboulée de terre,
une lanière
sous un édredon de plumes lourdes.
El patrón dans son ombre de bois.

Des araguaney brûlés de poussière,
une mangue au sol
interdite...

El niño, peón
la silhouette brisée

la langue de terre
les mains en fleur.

Extrait du recueil «Fragments de vie»

LdSM

Traduction :

- el niño (l'enfant)
- niguas (vers qui creusent des galeries dans la peau
des pieds nus)
- tirindi (fougère arborescente qui produit des piliers
aussi résistants que de la pierre)
- araguaney (arbre national aux fleurs jaunes du
Vénézuela)
- el patrón (le patron)
- el peón (l'ouvrier agricole, le manoeuvre)

Fou d'Auvers

En grège coquille,
des tessons sous la peau
un chapeau de paille troué,
l'échelle rouille.

Jaune !
Les champs épais à l'oreille invisible
déchirent le tissu.
Plein.

Pures !
Les voix tracent leurs tourbillons,
recherche impassible de l'oeil
là, ici, à Auvers
et contre tous,
haillons de songes hallucinés.

L'oeil souffle :
- « tu m'as dépassé,
tu peux me rejoindre... »

L'agonie longue,
sur la toile
dure toujours...

Mains à lire

Je monte l'échelle sur les mains
la tête à l'envers
le palier à pleine paume
un doigt tranché sur la bouche
équilibre précaire
au ciel de terre
au tournis des pages décollées

le corail au profond des vertiges
se danse un nouveau poème
sous la paupière
replace la feuille sous le palétuvier
verse l'eau dans la fontaine
rafraîchit sa bouche à l'orange
ressoude la lumière

souvenir d'été

Tournis sur la trame du livre

La taille flexible, verbe sur le souffle,
il vous lance un défi :
se renverse d'un geste, gerbe d'eau en vos
paumes.

Les bras ouverts, il vous regarde entre son
épaisseur, sa complexité.
Il vous frissonne, vous happe effrangée, à
lui, dans la travée.

Il a le temps. Piqué de murmures, de rires, il
vous a, vous, Authentique !
Dans sa gorge profonde et séculaire, une
même hachure s'inscrit, étrange.
Des expressions le chevillent à l'écho, pente
douce. Des copeaux de lumière
s'échappent de la ligne, ce trait ossifié.

Il se déploie d'aventure, diapre les signes
d'encore.
Le chemin s'égrenne : voix dissonantes,
modulées, sauvages, impulsives... Senteurs de
poivre et d'orange amère.
Le vertige délivre. Quelques bulles
ruissèlent sur un zeste d'ambre.

Au bord de la conscience, seules les phrases
bistres, ses croisillons vous saisissent
encore.

Absolu, vif, traversé de votre visage,
enchâssé, il oscille, vous retient, vous
contient...

Des serrements au coeur des mots, au fil de
ses feuillets.

LdSM

Grain

Évasés dans les mains de l'enfant
les seins blancs s'en vont à la mer...

L'esprit fait des rebonds au roulis des doigts
d'eau
la côte remonte le drap
tangue à la délivrance

une marée de mots assaute l'espace
de parole d'iris en syllabes d'écume,

la morsure saigne l'archipel.

Chair à soif, sable émouvant
sous les phalanges de pluie :
le déchirement de l'ombre.

Un front de femme se balance
dans l'écoulement du sable.

LdSM

Extrait du recueil « Les îles »

Laurence
de Sainte-Maréville

Le poète de service

Hommage à Louis-rené Des Forêts

Par Hervé Chesnais

Alors, j'ai repris ses livres, j'ai regardé à nouveau son visage inquiet sur la page de *Libération*. Jusqu'à l'article d'hier, jamais encore je n'avais vu son visage, et c'était bon signe : ses livres m'avaient suffi, et de son nom naissaient tant d'images, que de son visage, je m'étais passé. Non que ses livres soient nombreux, une dizaine, et encore ! Mais Louis-René des Forêts était ainsi : il n'en avait jamais fini d'écrire, de réécrire ses livres... Impossible satisfaction, à laquelle il n'aspirait pas :

«La plupart des fragments recueillis ici ont déjà paru en diverses revues. L'auteur y a joint quelques inédits sans se soucier toutefois d'assurer un équilibre à cet ensemble dont la publication n'a pour objet que de rendre accessible les éléments épars d'un ouvrage en cours, son état provisoire excluant toute possibilité d'organisation et sa nature même la perspective d'un aboutissement.»

Depuis la publication d'*Ostinato*, prolongement sublime et méconnaissable du séminal *Mégères de la mer*, il fallait s'en douter : le vieil homme était fatigué, et la parution de ce que chacun reconnut comme un chef d'œuvre en 1997 ressemblait à un renoncement... L'inachèvement des trois cents vers des *Mégères* connaît pour avatar les fragments autobiographiques d'*Ostinato*, trente ans après. Cependant, si l'inachèvement ne saurait s'achever, le voici interrompu, et *Ostinato* demeurera le dernier «état provisoire» de «l'ouvrage en cours» puisque Louis-René des Forêts est mort le 30 décembre dernier d'une suite d'une pneumonie.

Nous voici donc face au silence d'une voix qui dès l'abord, rechigna à se faire entendre.

Blanchot ne s'y trompa guère, qui sut lire dans le dialogisme subtil du récit des *Mendiants* et surtout dans la loquèle infernale du *bavard*, le désespoir même du langage qui n'aspire qu'au silence, mais ne peut l'approcher que dans et par la parole. Il ne s'agissait pas tant de «parler pour ne rien dire», mais bien de parler, jusqu'à épuisement, pour, enfin, pouvoir ne plus parler. Il y a dans ce paradoxe-là plus d'une parenté avec Bartleby, le rédacteur de Melville, qui, un beau jour, répondit à son patron qui lui donnait un Xème travail d'écriture : «j'aimerais mieux ne pas.»

La rareté de sa production, dès lors, s'explique mieux. Cette réticence au langage, qui préside à l'œuvre dès ses commencements, se renforce au fil des années, à mesure que croît chez des Forêts la conviction qu'aucun texte n'est jamais vraiment achevé, qu'il faut reprendre, écrire encore, se ressaisir de l'écriture, sans pour autant entretenir l'illusion que l'écriture puisse parvenir aux hautes fins qu'il lui assigne. De courts récits, rassemblés dans *La chambre des enfants* en 1960 seront réédités dans une version remaniée en 1983, de même quarante trois ans séparent la première parution des *Mendiants* de l'édition définitive de 1986.

«Encore combien de fois faudra-t-il dire ce qu'on a dit et redit maintes fois?
Combien de fois encore rêver d'un langage
Non asservi aux mots comme en ces jours
Où tout tremblant d'un timide désir
On n'avait soif que d'étreintes silencieuses
Qui comblent mieux que les plus graves échanges ?»

Tout cela traduit, je crois, l'exigence de l'auteur, son intégrité, son *obstination*. Mais je veux particulièrement insister sur la qualité poétique de son écriture, au-delà des problématiques métaphysiques propres à Blanchot, car il serait injuste de réduire des Forêts à une lecture somme toute datée et réductrice de son œuvre. Deux recueils, une cinquantaine de pages en tout : là aussi, la loi de la rareté et du silence. De l'inachèvement aussi : en témoigne *les mégères de la mer*, ce bouleversant tronçon d'épopée au ciel couleur d'huître, où les vagues aboient, assourdies par le « brutal buccin du vent ». Il ne l'a pas achevée, cette épopée poignante des pouvoirs du langage (il faut lire ces trois cent vers à la suite, et à haute voix) ce chant du haut

désespoir, parce que justement, ce chant-là, si haut qu'il fût, n'était pas à la hauteur de son désespoir, puisque son désespoir était si absolu qu'il n'y avait plus de mesure possible. Ce n'est plus le silence, horizon dialectique du *bavard*, mais le mutisme du deuil qui affecte des Forêts. Ce deuil nous est connu : il s'agit de la perte tragique de sa fille de quatorze ans, en 1965. Trois cent vers hurlés au vent en 1967... Puis plus rien. La parole est en cendres, le père inconsolable, qui écrit malgré tout. Des riens. De la charpie. Il n'y aura pas de tombeau poétique, pas de *Contemplations*, pas de demain dès l'aube, de campagne qui blanchit, d'or du soir qui tombe ni de bruyère en fleurs : des Forêts se défie trop des puissances perverses de la parole pour lui confier le soin d'un monument, que sa pudeur et sa discrétion, au reste, réprouveraient. Il ne reste qu'à se taire, qu'à écrire autour de ce silence-là, de cette bouche de plomb. Bordent donc cette béance *les poèmes de Samuel Wood* édité chez Fata Morgana en 1968 :

«Les mots dont chacun use et abuse jusqu'au jour de sa mort
Les a-t-on jamais vus agiter les feuilles,
animer un nuage ?»

«Quiconque entend bénéficier du silence
Ne peut acquérir la sagesse de se taire.
Mieux vaut tant que la langue ne fait pas défaut
Parler de tout autre chose pour n'en rien dire
Et de la mort même qui étant sans contenu
Se drape dans une sombre emphase oratoire
A la mesure du grand effroi qu'elle inspire,
Plus ancien que les grands mots dont on use
Comme de fleurs fausses pour parer une tombe,
Leurs corolles emperlées, si le temps les noircit,
Rouillent moins vite que notre mémoire des morts.»

On a parlé dans la presse d'*Ostinato* comme d'une autobiographie fragmentaire... Lacunaire plutôt, et ce délibérément. Pas de noms, peu de lieux, le refus de l'anecdote. Si la mort de sa fille est connue, ce n'est pas dans *Ostinato*

qu'on l'apprend. A peine si le lecteur averti la devine : au bas d'une page blanche qui précède immédiatement la deuxième et dernière partie du livre, intitulée APRES, on peut lire cette phrase en italiques : *Voyez ici, dans le coin tout en bas de la toile vierge, les vestiges d'un naufrage*

C'est ce que Dominique Rabaté, nommé avec justesse la «pudeur d'Ostinato», dans un article du numéro spécial que «L'œil de Bœuf» a consacré à des Forêts à l'occasion de la parution de son dernier livre. Ces pudeurs, ces lacunes sont les sources mêmes du vertige du lecteur, de l'émotion première qu'il ressent à la lecture de ces paragraphes où foisonnent les tournures injonctives et infinitives, comme si, dans la grammaire aussi, des Forêts avait voulu s'abstraire. Voici l'absence effective.

«Que jamais la voix de l'enfant en lui ne se taise, qu'elle tombe comme un don du ciel offrant aux mots desséchés l'éclat de son rire, le sel de ses larmes, sa toute puissante sauvagerie.»

BIBLIOGRAPHIE DE LOUIS RENE DES FORETS

Les mendiants, récit, 1943, Gallimard
(réédité dans la collection «l'imaginaire»)

Le Bavard, récit, 1946, Gallimard
(réédité en collection «l'imaginaire»)

La Chambre des enfants, nouvelles, 1960
(réédité en collection «l'imaginaire»)

Les Mégères de la Mer, poème, 1967, Le
Mercure de France

Un malade en forêt, nouvelle, 1985, Fata
Morgana

Le malheur au Lido, 1987, Fata Morgana
Poèmes de Samuel Wood, poèmes, 1988, Fata
Morgana

Face à l'immémorable, 1993, Fata Morgana
(extraits d'Ostinato non retenus dans l'édition
du Mercure)

Ostinato, «fragments d'autobiographie»,
1997, Le Mercure de France (réédité dans la
collection «l'imaginaire»)

Petite anthologie

“ Que jamais la voix de l’enfant
en lui ne se taise, qu’elle tombe
comme un don du ciel offrant aux
mots desséchés l’éclat de son rire,
le sel de ses larmes, sa toute
puissante sauvagerie. ”

*

“ Petit voleur de poire, pour se déchagriner
d’un traitement sans honneur, jouant avec le
chien dans la resserre et lui
parlant tout bas à l’oreille retournée comme
un gant. ”

*

“ Loin des autres qui jouent dans la nuit,
mêlant leurs rires à la fièvre de l’après-midi,
accroupi dans la chaleur
secrète du bois, à écouter le discours d’un
oiseau au plumage d’argent, son vif message
chiffré, son appel étrange
vers les fonds sans écho. ”

Louis René Des Forêts, *Ostinato*, 1997, Le
Mercure de France

Ecoutez-le qui grignote à petit bruit, admirez
sa patience

Il cherche, cherche à tâtons, mais cherche.

Saura-t-il du moins mettre en ordre,

Débarrasser, dégrasser les coins et recoins

De cette tête encombrée qui est la sienne

Où il tourne en rond sans trouver sa voix,

Sinon quand le vent souffle à travers bois,

Que la mer met la langue à rude école

Et lui enseigne les harmonies sauvages,

Suaves aussi parfois comme la flûte d’un
oiseau

Qu’elles viennent de cet oiseau même ou du
roulis d’un ruisseau.

Dirait-on qu’il faut accorder sa voix à celle
des éléments

Mais soit qu’on dise l’inverse, c’est les deux
fois ne rien dire.

Les mots dont chacun use et abuse jusqu’au
jour de sa mort,

Les a-t-on jamais vus agiter les feuilles,
animer un nuage ?

Vaine question, vaine la poursuite de ce
qu’au moment de saisir

On laisse échapper par crainte d’en
corrompre la substance.

Trop belles sont ces images engourdies dans
leurs poses,

Qu’on voudrait voir dévêtues et fouettées
jusqu’au sang.

Aussi se tient-il voûté sur un champ tout
étroit

Comme une bête creuse un trou, il en fera
sa tombe.

Encore combien de fois faudra-t-il dire
Ce qu'on a dit et redit maintes fois ?
Combien de fois encore rêver d'un langage
Non asservi aux mots comme en ces jours
Où tout tremblant d'un timide désir
On n'avait soif que d'étreintes silencieuses
Qui comblent mieux que les plus graves
échanges ?
Faut-il que soit sans cesse à recommencer
Ce qu'on cherche et n'arrive jamais à saisir ?
Peut-être qu'y renoncer serait plus sage
Mais raison et folie luttent à forces égales
Sans qu'aucune des deux ne l'emporte sur
l'autre.
L'esprit aspire-t-il si peu au repos
Qu'il fasse de ce combat stérile un jeu
Dont chaque partie ne se gagne qu'en perdant
?

Quel mouvement l'agite et quel autre l'arrête
Au moment où il s'apprête à bondir ?
Serait-ce au delà d'interminables ambages
Toucher le port son unique obsession
Il y a encore trop de brume qui l'aveugle
Rien pour le guider que des signes dans le
vide
Porteurs de messages toujours en souffrance
S'ils dérivent sans atteindre leur destinataire
Comme lancés chaque fois d'une main
hésitante
Est-ce à dire qu'ils ne demandent pas de
réponse ?
Trouver la formule pour sortir de l'impasse
Et au plus vite, le salut est à ce prix
Mais autant attendre de la nuit qu'elle éclaire
La voie étroite par où aborder le port.

Louis-René DES FORETS,
Poèmes de Samuel Wood,
Editions Fata Morgana, 1988

Hommage à Louis-rené Des Forêts

Par Hervé Chesnais
chestel@normandnet.fr

poète du monde

Moment Critique

Les oiseaux pensent-ils ?

“ Perversité de l'écrivain (son plaisir d'écrire est sans fonction), double et triple perversité du critique et de son lecteur, à l'infini. ”

Roland Barthes. Le plaisir du texte.

- A quoi ça sert, la critique littéraire ?
- Hum !
- Allez ! Ne me réponds pas que ça ne sert à rien. Ne te défile pas !
- Des critiques littéraires, tu sais, il y en a de plusieurs sortes...
- Oui !
- Plusieurs types de critiques, selon les théories sous-jacentes à la réflexion de leur auteur.
- Mais encore...
- Et bien, par exemple, tout un tas de réflexions sur la littérature s'inspirent de la psychanalyse, depuis la publication des "Essais de psychanalyse appliquée" par Freud, dont le premier texte, le "Moïse de Michel-Ange" remonte à 1914. Les critiques tentent d'appliquer une théorie psychologique à l'analyse des textes de manière systématique, alors que pour Freud, il ne s'agissait sans doute au départ que d'une manière de tester l'aspect heuristique de ses théories dans des domaines pour lesquels il avait une attirance particulière. Comme il l'écrit lui-même à propos des oeuvres littéraires, il voulait tenter de "saisir par où elles produisent de l'effet". Il existe aussi toute une partie de la critique qui s'inspire de la philosophie de Gaston Bachelard qui, avec des livres comme "La poétique de la rêverie", a ouvert tout un tas de pistes de réflexions... philosophiques. Beaucoup, là aussi, s'empressent de les appliquer à la littérature de manière presque obsessionnelle.

D'autres encore ont étendu les travaux des linguistes et théoriciens de l'écrit (Saussure, Bakhtine, Jakobson...) pour créer des théories très savantes de la littérature : ça a été le structuralisme dans les années soixante, puis l'analyse sémiotique des textes. (Barthes, Eco, Kristeva...).

- Je te sens un peu dubitatif par rapport à tout ça.
- Euh !
- Alors ?
- Non, non. Je trouve très souvent toutes ces analyses passionnantes, instructives et satisfaisantes intellectuellement parlant. Mais j'ai toujours tendance à me méfier de l'application d'une théorie à un autre objet que celui pour lequel elle a été construite au départ. Je me demande toujours ce que peut nous apprendre ce type d'applications sur la poésie : une critique psychanalytique d'un texte, qui en est toujours une réduction, ne nous en apprend-elle pas plus sur la psychanalyse que sur le texte lui-même ? Une analyse sémiotique ne fait-elle avancer que la sémiotique elle-même ? En fin de compte, la meilleure manière de construire un savoir sur la poésie n'est-elle pas de lire et relire encore la poésie ?
- Tu es donc en train de me dire que toute théorisation sur la littérature est vaine ?
- Non, bien sûr. Je ne fais que remettre les choses à leur place, en les nommant. Une analyse bachelardienne n'est qu'une analyse bachelardienne. C'est tout. Elle est un savoir limité et réducteur sur le poème et le processus de création littéraire, fut-elle extrêmement brillante et savante.
- Qui en sait le plus sur la poésie, parmi tous ces théoriciens ? Tu as bien des préférences ?
- En effet, mes goûts et mon parcours intellectuel vont me pousser vers quelques livres préférentiels. Mais peu importe... Ceux qui en savent le plus sur la poésie, c'est évident : ce sont les poètes eux-mêmes. Et les oiseaux aussi. As-tu déjà remarqué comme...

sonneur. –Nov.2000

Moment Critique

Marianelle

Marianelle dort sous son lit et prétend que l'envers vaut l'endroit ; propos de sceptique, dira-t-on, et l'on n'en pensera pas moins. Mais Marianelle est latiniste, apostolique et romain, et dort du sommeil du juste. Il est vêtu toujours comme il fallait qu'on se vêtît quand il y avait de vraies jeunes filles : cravate à pois, très propre sur soi. C'est le samedi soir qu'il prend son parti du désordre des mœurs. Les voisins couchent leurs enfants tôt, et attendent : tout le soir, la sauvage volupté de ses embrassements distraira ces malheureux de l'ordinaire méditation de leur misère. Le lendemain est laborieux, quelque peu languissant : il n'y a guère que trois ou quatre messes par dimanche, et l'on se damne aussi dans les choses permises. La macération ne rend pas sourd, mais il ne faut pas pousser le bouchon trop loin. Un jour qu'il pêchait des oursins dans la mer, il fut pris des vapeurs de l'altitude et son tympan gauche lui resta dans la main : plop ! Il garde de cette aventure un air un peu penché. Marianelle fait des haltères et conserve derrière ses Bibles, sur le rayon du haut, deux fioles d'huile de ricin et un gourdin de taille, pour le grand soir. Il incline un peu à droite. On le craint à Compiègne et dans le bus du soir, son coup d'oeil impérieux désaccouple les adolescents en émoi. Quand à Neuilly dans la semaine, il montre à de fausses vierges à reconnaître le tac, tac, tac de Tertullien, il est aux anges et le roi n'est pas son cousin. Un jour il leur dira les beautés ferroviaires et dans l'emportement de ses passions connexes, louangera le train d'une Micheline de banlieue.

Paul Raucy

paul.raucy@wanadoo.fr

MomentInoubliable

«(...) devant vivre moins longtemps que les autres, j'ai décidé de vivre plus vite (...)»

Albert Camus

Couleur coquelicot par Marie Mélisou

Le ciel qui aimait le bleu examinait les femmes coquelicots près de son seuil. Rayons lumineux aux espaces très vifs, la grande peur de ces promeneuses était le désordre de leurs corps coquelicot. Quand ils devenaient flasques, sanguinolents, crieurs. Femmes parmi les femmes. Coquelicots ronds en boules, en bouffées, en groupes de cellules, en tramways fous. Coquelicots vermeils avec des yeux en tête d'épingle. Avec des dents en marches de marbre. Avec des sourires de siestes. Avec des jambes de force. Et, avec des ventres aux bruits de cartons pris de possibles blessures ouvertes.

La terre qui aimait la couleur verte scrutait ces femmes coquelicots, éclaboussées, délivrées, éveillées, en pensant aux fleurs qui réussissent à pousser... Elle constatait que ces femmes coquelicots réussissaient aussi à survivre. Leurs chœurs légers, ensembles de voix insistantes comme des poupées, têtes pendantes sur des mains serrées, elles portaient même leurs épaules en grilles à s'ouvrir, seins gonflés et offerts. Ces femmes coquelicots s'étouffaient, s'engouffraient, suivaient les pas de leur ventre vestiaire. Immortelles peut-être, - ce en quoi la terre se trompait puisqu'à peine cueillies elles se mouraient - elles étaient entassées de taches rouges, de cours noirs aux pistils odorants. Pétales friables et translucides, femmes coquelicots en papier calque. Et elles frôlaient des vases d'asphalte où des hommes agités, exaltés, désirés ou rejetés les regardaient.

Ces femmes coquelicots marchaient sur une route et, la plupart donc, se trouvaient être mortes avant de mourir vraiment. D'autres sorties d'espaces sombres étaient celles sans qui les histoires n'auraient pas existé. Coquelicots au plus rouge de leur pourpre, elles enfantaient dans la douleur. Tout s'emmêlait, leurs robes vives et gluantes suspendues à rien, gonflées de l'air du temps, dans lesquels restaient accrochés par des fils rouges leurs photos de mariages où des têtes reliaient des cœurs, où des cœurs en tête-à-tête frémissaient doucement. Très peu, mais certaines de ces femmes coquelicots avaient des cœurs de femmes sans cœur. C'était assez terrible.

Et le ciel qui aimait le bleu volait régulièrement des femmes coquelicots, ou des enfants encore pourpres, pour les mettre nus devant lui. Sans distinction de cœur ou de sans cœur. Sans choix pesé. Sans geste précis. Le ciel prélevait dans le nombre, c'était tout. Et depuis la nuit des temps, ne se souvenant plus du pourquoi, en courrier de son pays de vent, au ressort de ses réactions habituelles, il les vidait du marasme froid d'en bas, de leur corps déprimé, de la couleur coquelicot trop cacophonique.

Le ciel, en avance sur lui-même, demi-mensonges, semi-vérités, les coloraient de blanc et de bleu. Leur offrait de la douceur et du temps. Du calme et le la légèreté.

Aucun continent de la terre ne mourait, bien peu de ceux d'en bas s'apercevaient de quelque chose. Mais en haut, là où le ciel aimait le bleu, des êtres lumineux rêvaient parfois d'une couleur d'avant, ancestrale, terriblement terrestre, de la couleur coquelicot.

Marie Mélisou janvier 2001

MomentInoubliable

N o n P o é s i e D u M o n d e

La vache folle et l'obsession du principe de précaution

Je vais vous parler de la vache folle, de l'ESB et du nouveau variant de la MCJ. Le principe de précaution lui-même, en tout cas dans sa version extrême, est quelque chose d'obsessionnel...

C'est vraiment une histoire obsessionnelle dès le départ :

1) L'idée même de l'Europe unie devait conjurer la tendance mortifère des conflits, en particulier entre l'Allemagne et la France. Mais parce qu'il est question de vie, de paix, de commerce, il fallait avant tout venir à la base : conjurer la pénurie alimentaire, faire en sorte qu'il y ait autosuffisance alimentaire dans cette Europe nouvelle ! C'est l'obsession de l'autarcie, de vouloir se passer de l'autre.

2) Et il faut bien le reconnaître, le système des subventions agricoles instauré depuis 1958 a réussi au-delà de tout ce qui était imaginé. Cette obsession productiviste à coup de subventions destinées à acheter étatique et obligatoirement à des prix excessifs tout ce que les paysans pouvaient produire donnait des résultats remarquables. Remarquables en

volume, médiocres en qualité, mais surtout désastreux pour les finances publiques...

3) Et bien évidemment, les agriculteurs s'y sont mis massivement avec toute la technologie possible, sans égards pour l'environnement. Ayant la garantie des débouchés, ils investissaient dans tout ce qui pouvait accroître les volumes produits et réduire leurs coûts. En cela, ils étaient bons gestionnaires, même si ce système a favorisé la concentration des richesses entre les mains d'un petit nombre. ...

4) La surproduction agricole conduisait naturellement à la surproduction animale, car, n'oublions pas que l'essentiel des céréales en Europe et aux USA est consommé pas les animaux de ferme dans un rapport de 10/1 environ pour les bovins, de 4/1 pour les porcs et de 2/1 pour les poulets, c'est-à-dire qu'il faut manger X kg d'aliments végétaux pour produire Y kg de viande. Si, ainsi, on voulait engendrer une famine mondiale, il suffirait de faire manger à tous les Chinois autant de viande de bœuf qu'aux Américains (par tête d'habitant). Les récoltes céréalières du monde entier n'y suffiraient pas ! Il s'agit là de données biologiques. Cela n'empêchait pas qu'en Europe et aux USA, l'obsession productiviste se déplaçait toujours davantage vers une surproduction de protéines animales, à tel point, tout en ne réduisant en rien les excédents céréaliers, qu'il y avait dès lors une accumulation végétale et animale dans toute l'union européenne, et cela dure encore, malgré les quotas laitiers et les friches ...

5) Le problème de ces montagnes d'aliments devenait une obsession nouvelle, alors, pour réduire les coûts de stockage, on a, depuis le début des années 80, et toujours évidemment à coups de subventions bien sûr, transformé

le dit “cinquième quartier ” en farines animales, afin d’améliorer encore le rendement de la filière viande et lait ; l’obsession, quant tu nous tiens, rien ne peut aller contre : pour éliminer la surproduction de déchets d’abattoir, on en produisait davantage, je n’invente rien là ! Ceci n’était “rentable ” qu’à coup de subventions publiques ! Accessoirement, cela embêtait les Américains, une autre nouvelle obsession d’une rivalité transatlantique, car le soja et le maïs, produits principalement aux USA, pouvaient être importés en moins grande quantité grâce aux farines animales...

6) Cet exemple illustre comment l’obsession de la sécurité alimentaire, l’autarcie (autre obsession politique), est venue au service de la pulsion de mort. Car, enfin, on ne peut absolument pas soutenir, et “on ” le soutient pourtant obsessionnellement et désespérément et officiellement qu’ “on ” ignorait les risques des farines animales données aux vaches ; au moins depuis 1986, ce n’est pas crédible !

7) Rappelons simplement les données anciennes et connues du problème de la “tremblante du mouton ”, du kourou, de la MCJ des enfants ayant reçu l’hormone de croissance d’extraction humaine (prélevée sur des cadavres de personnes âgées) pour dire que nous nous heurtons là à la passion de l’ignorance affectionnée aussi volontiers par le névrosé obsessionnel, tout ceci fut le cas pour le sang contaminé, ou pire, pour les camps de la mort en 1941, 42 et 43.

8) Mais peu importe, il fallait poursuivre l’expérience après l’arrêt des anglais et importer ce que, eux, exportaient, et une telle “névrose de contrainte ” officielle force l’admiration et nous donne la mesure de la puissance de la pulsion de mort.

9) Actuellement, l’obsession de la sécurité sanitaire veut supplanter l’obsession de la sécurité alimentaire, c’est, depuis l’affaire du sang contaminé, ce que l’on appelle le “principe de précaution ”, un principe assez obsessionnel qui conduit à la destruction de troupeaux entiers dès que l’on découvre un cas d’ESB. Ce massacre d’animaux voulant éliminer “l’impur ” n’est certes pas un génocide, mais cela devrait quand même nous heurter... Au nom de la “pureté ” et de la “purification ” de la “sécurité sanitaire ”, nous savons où cela peut mener !

10) Et si ces obsessions successives rejoignent tout simplement l’obsession du profit universel, en quelque sorte “coûte que coûte ”, alors que ce profit universel n’est qu’une conjuration obsessionnelle, peut-être l’ultime, mais aussi la plus efficace et la plus méconnue, de la mort et de l’obsolescence de toute création liée au mouvement même de la vie !

11) Ce qui semble compter, c’est produire, non pas pour le marché, car le marché n’en peut mais, mais produire pour le dieu profit, et si cette production doit en passer par la friche, la non-production, par la destruction des vaches, des farines animales, de la nature, des êtres humains, eh bien, l’obsession productiviste (ou “destructiviste ”, c’est en la circonstance la même chose), passera par là. Car dans ce mouvement, même le “produire rien ” devient quelque chose dès lors qu’il est commandé par le dieu “profit ” désormais identique au dieu “perte ” : on passe le tout par pertes et profit...Ph. La Sagna cite dans ce même cours cité plus haut une phrase de Freud extrait d’*inhibition, symptôme et angoisse* : “ Tout excès porte en soi le germe de sa propre suppression ”. Chez Freud, il s’applique à la problématique phallique de l’obsessionnel, mais les bio-

logistes, médecins et même les économistes ne rejetteraient pas cette phrase.

12) Au-delà du fait que ce profit profite à quelques-uns, plus fondamentalement, il ne profite à personne, et surtout ne servira à rien (cf. ce que Lacan dit de la jouissance dans le séminaire XX qui fondamentalement ne sert à rien !) car les profiteurs eux-mêmes ne sauraient en profiter, sauf à limiter le mouvement même du profit pour le profit. De toute façon, les “profiteurs ” ne sont guère que les officiants du dieu profit.

13) Accessoirement, cette course vers le ou les dieux crée et sauvegarde des emplois, tout comme le pharaon a pu occuper les Egyptiens efficacement pour bâtir les pyramides et les temples, tout comme le moyen âge a pu faire bâtir les prodigieuses cathédrales gothiques. Mais nos temps modernes se distinguent, car dieu “profit et perte ” est différent : il est une manifestation assez proche de la pulsion de mort, surpassé seulement par le dieu de la guerre, qui n’est cependant pas très loin derrière (on est parti de l’obsession de la paix entre allemands et français). Et la création de richesses est nulle, mais on ne peut en dire autant des chefs-d’œuvre du passé.

14) Nous touchons là du doigt que l’obsession productiviste rejoint la destruction des richesses presque sans qu’on s’en aperçoive. Et bien, au-delà de ce que les économistes et les politiques peuvent en dire, il est manifeste que ce “pousse-au-produire ” est au cœur même du capitalisme comme tel.

Et tous les obsessionnels peuvent se donner à cœur joie pour soutenir et entretenir obsessionnellement cette obsession obsédante.

En lisant “la science et la vérité ” dans les Ecrits de Lacan en vue d’un travail autour du lien entre science et psychanalyse, je suis tombé sur un passage assez éclairant :

“ Disons que le religieux laisse à Dieu la charge de la cause, mais qu’il coupe là son propre accès à la vérité. Aussi est-il amené à remettre à Dieu la cause de son désir qui est proprement l’objet du sacrifice. Sa demande est soumise au désir supposé d’un dieu qu’il faut dès lors séduire ” (page 872).

Johannes Finckh

J.finckh@libertysurf.fr

Références bibliographiques :

- 1) Section clinique de Bordeaux, 1997, exposés de J.P.Klotz et de Ph. La Sagna de juin 1997
- 2) S. Freud : “ inhibition, symptôme et angoisse, ” (1927)
- 3) J.Lacan, écrits “La science et la vérité ”

*N o n P o é s i e
D u M o n d e*

De la vie d'un pilote d'avion-poète, soudain au chômage... (la poésie comme petit métier de secours...). La panne dans un désert hanté de serpents, la solitude et la soif, le mirage qui révèle l'existence d'un enfant bien réel, un petit prince...

Dialogue sur une lecture du Petit Prince de Saint-Exupéry

(Louve Mathieu, Serge Tomé)

je comprends mieux le petit prince et sa relation avec le navigateur :

je crois que l'éveil amène une nouvelle naissance et de ce fait, la mort. (de l'ignorance?)

tu vois, l'aviateur a un avion (l'avion, sa raison d'être)
et quand l'avion brise, il est perdu.

sa vie devient un désert.

et il se rencontre dans le Petit Prince.

c'est lui. ou du moins un peu de lui.

l'auteur raconte sa prise de conscience.

il se fait face, se parle, se déjoue !

et finit par l'aimer ce désert, et s'aimer lui même,

il est le Petit Prince.

qui voit.

la conscience est invisible et pourtant nous apparaît... sous différentes formes...

il garde sa rose sur lui, car c'est son essence même,
sa fragilité d'être humain.

l'aviateur change de peau, comme un serpent.

comme mourir sa peau, ce qu'il a été.

et le petit prince retourne vers sa fleur...

vers son essence

vers la vie.

Tu en penses quoi, toi, Serge ?

Le petit Prince..., Louve,

Tu sais, je ne l'avais jamais vu ainsi... Bien sûr tu as raison.

L'aviateur est à un tournant, un moment important, près de la mort. On aurait pu bâtir la même histoire avec quelqu'un au bord du suicide. D'ailleurs, ne recherchait-il pas, inconsciemment, la mort dans ces vols au-dessus du désert...

Il rencontre un petit être ingénu, venu d'ailleurs. On pourrait aussi dire qu'il se retrouve face à face avec la partie interne, la couche enfantine de son être. Celle-ci fait surface dans une situation critique, celle du dénuement du désert... Alors oui, tu as raison, Louve. Il consulte l'oracle, son inconscient, l'enfant, la partie vierge de son être, celle auquel il tient le plus. C'est cela qu'il est venu chercher, voilà pourquoi il a créé les conditions de sa rencontre. Il l'espérait.

Son être intime lui a fait effectuer ces vols pour en arriver là. Je dirais même qu'il a dû ne pas trop regarder à son moteur pour pouvoir provoquer la panne, pour en arriver à cette rencontre.

Le petit Prince va mourir, l'aviateur vivre, mais plus mûr. On peut lire cela comme un passage entre une situation critique (le pilote le dit d'ailleurs au début, sa vie est pleine de problèmes) et une nouvelle vie où il sera changé, aura mûri, ne sera plus comme avant, plus riche de l'expérience de son dialogue avec lui-même. Oui, c'est effectivement un conte de passage, comme un rite de passage. Il va vivre en ayant complètement assimilé le petit Prince qui meurt quand il ne lui sert plus à rien.

Ici, on passe d'un état de conscience à l'autre. De l'oeuf dans lequel on a vécu à cette mince fissure dans la coquille, coquille qui se fissure encore, à travers laquelle on voit une réalité différente, un peu de lumière. C'est un phénomène naturel, mais que sectes et religions exploitent pour leur plus grand profit... C'est ce que l'on appelle l'éveil en Bouddhisme, l'or du millièmè matin en alchimie spirituelle.

C'est une période très courte, précédée de réorganisations internes avec des manifestations comme des crises d'angoisse, des nuits sans sommeil... (L'oeuvre au noir...)

Après les choses sont différentes. C'est comme si on se tenait plus droit, que l'on voyait plus loin, plus clair

Louve Mathieu
lucilouve@caramail.com

Serge Tomé
serge.tome@wanadoo.be

*« J'ai une somme vertigineuse de gratitude à vous retourner
et ce n'est pas assez de vous la rendre sous forme d'amitié. »*

Albert Camus 11. 12. 1942

Lesquels de mes sens brûlent ?

pas très douée au sens métaphorique du mot cœur
un mouchoir à écraser mes paumes hurlantes
en silences en draps en poids
je porte des femmes celles de mes plusieurs vies

je porte des lueurs aussi de même voix
à pousser des fils et les filles de ceux-ci
lueurs de mes taches à grandes émotions
celles des nés et de ceux retenus en dedans

je porte l'eau trempée de sel
qui retrouve la vie à chacune des fois
celle cramponnée rejointe au seul chemin opposé

*

en torpeur dominée mon centre encombré
d'impassibilité cabrée quelquefois je perds
le contrôle et ne sais plus quel passage
éraillé ou serré brûle en moi

quel passage sacré lentement
marche à oublier les humiliations ?

quel passage monte et joue d'aise par habitudes
par pénétrations ou par mains jointes ?

lesquels se sentent les moins utiles ?
lesquels s'engluent de regards tristes ?
lesquels étudient mes rides à retrouver
ces chansons de l'enfance ?

laissez-moi des sentiers à odeurs
- même des courts comme aux mots premiers -

laissez-moi écraser la brise des cris de la joie
- même en feuilles légères à sons d'ombres -

laissez-moi décliner des têtes à basculer
- même si j'oublie le temps que cela dure -

*

accoudée pas très douée
je bois du premier à l'ultime instant
ce nectar sucré de rythmes
alors que je m'en croyais incapable

et se mêlent toutes les histoires à écrire
aux forces des mots haïs fleuves reliés
aux serpents croupissants attentes des battants
de portes sous des horloges

*

en fraîcheur à coups de chambres colorées
frémissements dressés quelquefois je perds
celui que j'encercle magiquement
et ne sais plus quel passage
menacé ou serré se présente en plaintes

quel passage en bas résonne de voiles tendus
à découvrir le goût terrestre des fleurs chaudes ?

quel passage brûle là-haut dur d'oreille
par embrasements ou par chants défripés ?

lesquels s'installent sur le flamingo du piano à mains ?
lesquels s'abattent en oiseaux allongés
sur des trottoirs à murmures fous ?
lesquels suivent des yeux fermés l'encens ?

laissez-moi me torturer m'écrire me tituber
- même de me mettre au panier sans parole -

laissez-moi le droit de ne plus me parler
- celui de vous embrasser voluptueusement -

laissez-moi frotter votre ventre et votre âme
vos doigts réséda vos lèvres roses vos joies
et vos torpeurs raidies d'un balancement désir

même si je ne suis pas très douée
au sens métaphorique du mot coeur

Marie Mélisou janvier 2001

marie.melisou@accesinternet.com

LA POESIE c'est
Aller contre vents et marées
Remuer ciel et terre

Parler à coeur ouvert
Aimer à corps perdu

S'enfuir à toutes jambes
Avoir bon pied, bon oeil
En voir de toutes les couleurs

Se mettre en quatre
Etre heureux comme un poisson dans l'eau

Battre la campagne
Faire les quatre cents coups
Brûler la chandelle par les deux bouts

Perdre la boussole
Chercher midi à quatorze heures

Crier misère

Conter fleurette
Courir deux lièvres à la fois
Montrer patte blanche

Crier sur les toits
Etre tout feu tout flamme
Donner un coup d'épée dans l'eau

Etudier pour être bête
Avoir les yeux plus grands que le ventre
Chercher une aiguille dans une botte de foin

Vivre comme l'oiseau sur la branche
Aller comme une âme en peine
Revenir de loin

Etre trempé jusqu'aux os
Se sentir sur des charbons ardents

Etre sous le charme

Etre un homme de paille
Un homme de sac et de corde
Retourner le fer dans la plaie
Jeter de l'huile sur le feu

Faire la pluie et le beau temps
Ne plus savoir sur quel pied danser

Abattre ses cartes
Faire les yeux doux
Filer le parfait amour
Mourir à petit feu

Etre un moulin à paroles
Rire aux anges
Tomber des nues
Saisir la balle au bond

Ne pas y aller par quatre chemins
Prendre la poudre d'escampette
Loger à la belle étoile

Rire jaune

Dormir debout

P.
L

cigale ayant
l'été
alla famine chez
la
sa voisine

P.
L

pierre.lamarque@lapageblanche.com

comme elle est
un peu cette chanson que je
fredonne
quand passe la nuit
sur tes étagères
et toute cette poussière
qui me regarde
folle
dans une chambre
que je consume
sur une feuille
un parfum
de tes odeurs
laissées là
en tes mots

la solitude

en tes mots
laissés là
de tes odeurs
un parfum
sur une feuille
que je consume
dans une chambre
folle
qui me regarde
et toute cette poussière
sur tes étagères
quand passe la nuit
un peu cette chanson que je
fredonne
comme elle est

Louve

Hiver

quand brise l'hiver
des aulnes perce-neige
d'une bordée de vent
venue tendre ses collets

d'aquarelles

petites langues pastelles
secrets tombés soleils
écoutés par les éclats de glace
dénudées pour le plaisir

des eaux

quand brise l'hiver
des fourrures à voile
pour la marche du froid
ses grandes vagues au nord

du ciel

à quatre pattes sur la piste
des oies blanches
du pôle aux étoiles de plumes
dans ses horizons

éternels

quand brise l'hiver
des sèves figées en larmes
d'or léché du frimas
une peau noire s'achève

en sang

de mains en branches
d'où mord les jours
à craquer les bouleaux
dans leurs tremblements

de neige

quand brise l'hiver...

Louve

les craque-lunes s'entassent dans la penderie de verre
on ferme les rêves pour ce soir,
car il neige dans leurs soupirs
se dit le vent

au froid ! au froid !
crient-elles sous les lames qu'elles m'ont destinées
et d'une glace à l'autre
leurs visages jouent à la belle au bois de nuit.

je vois leurs yeux maquillés pour cette danse
à quatre saisons
les tournures d'écorchées vives
qu'elles saignent à rebours sous leurs talons
aiguilles

l'escadrille des pantins de bois
toutes branches dehors
au passage des craque-lunes
en aumône de leur vie
qui se plie

le marchand de neige passe
il coupe les couleurs de ses mains blanches
et voile ses caresses de son souffle embué
ses cheveux emmêlés de leurs corps de cristal
l'élan du gel

donne-moi mes rêves !
supplie la dernière sur mes cils
et la lune sans regards
sur l'aube de ses enfants mort-nés
se voile de noir

Louve Mathieu

lucilouve@caramail.com

La forêt tempête

Le rondon déduit laisse se saisir le ciel
c'est au prix de l'orée et des fûts qui couvraient

Le taillis n'éponge plus
la cépée s'éparpille
sous l'oeil songeur des sylvains

Le vent d'une nuit a jeté les bûchettes

sonneur. Janv.2001

Lune écrite (l'œil vif)

Tu écris sur le linge de maison
la pleine lune l'évidence noire
pour révéler le motif du temps
tu refermes sans cesse sur eux-mêmes
des bouts de ta langue perfectible
tu échoues à faire se lever le jour accompli de ton exactitude
ton dictionnaire de nuages a perdu sa reliure
parfois l'orage s'éloigne à l'aune de l'épacte
sans que tu puisses refermer l'œil vif.

sonneur. Déc.-2000

C'est décidé je m'en vais remplir la page blanche exhaler dans tout le parage du théâtre le souffle continu fondamental gonfler l'espace inquiétant parallèle au vide de mon cerveau parfaire de songes de papiers et de fragments empruntés pour la plupart à la bibliothèque à nuages cette plane étendue de possibles l'encombrer de probabilités infréquentables et de jeux provocants élever un amas de chaises une forêt d'expériences des limites du langage et de mon dictionnaire de fruitier aux gammes modales mineures sonnées sur vélin et cormier quadriller la pensée du jour métaphores et métonymies impensables les jours de pluie recomposer à l'encre noire la forêt détruite et l'eau qui s'écoule des fossés sur les routes et les plaines éponges d'idées pour le poème à venir l'écrit décidé lâché et jouer jouer à nouveau l'accomplissement le coup de dé des mots et des rythmes entonner l'écart type en bord de falaise espérer l'hapax l'épiphanie et courir courir en attendant et lire et lire encore et encore précisément (James Joyce Dante Alighieri Malcolm Lowry Franz Kafka Antonin Artaud Henrik Ibsen St John Perse Guillaume Apollinaire René Char John Millington Synge Hermann Broch Thomas Mann Lord Byron Michel de Montaigne Maurice Scève Jacques Dupin Christine de Pisan Witold Gombrowicz Albert Cohen Comte de Lautréamont Friedrich Hölderlin Arthur Rimbaud Louise Labé Emile Verhaeren Paul Verlaine William Faulkner August Strindberg Tennessee Williams Etienne de la Boétie Marguerite de Navarre Nietzsche Erasme Albert Camus Pétrarque Charles Baudelaire Robert Musil Emile Cioran...) j'appuierai sur tes joues et froterai ton front de mer aiguïserai ton discours de flocons apparaîtra la flamme le jeu du texte huitres de Noël dans une prison on n'est pas encore au bout de la page d'une vie de lecteur de scripteur du désespoir ečekoihîjirejaieructopapottot et relance la machine par les klaxons du Grand Macabre les cris de l'inquiétante étrangeté les éructations du fou de Rodez ou de Nekrotzar les errances paradigmatiques du joyeux *dubliner* et le sacré printemps du père Igor la forêt encore et encore layons sentes fourrés taillis futaies chemins feuilles sur feuilles troncs cépées racines mon passé dans des fragments nommés inouïs inusités comme reconstruction et mises en scène du nom de nom et les thèmes prioritaires de l'écrit tel un art de la guerre du goût écrit combatif joyeux provocateur jeu vital sur les bouts de terre les îles de l'Atlantique évidemment îles fraîches esprit frais dicton du jour rencontrer (Molly Bloom Joseph K. Bérénice Zarathoustra Douve Anna O. Ferdinand Bardamu Laure Plume M. Teste Béatrice Adrien Deume Délie Hypérion Emma Bovary des Esseintes Elsa Bilitis Igitur Macbeth Lulu Zadig Hélène...) sur les émergences au milieu de l'océan prendre le sentier qui toujours part à droite ou à gauche pour faire le tour de l'île errer au milieu des rochers et des tourbières et poser un regard questionneur sur les vagues et les affleurements qui viennent troubler la lumière là à quelques miles et toujours exposer les joues au vent et marcher sans presque s'arrêter parmi les hautes herbes ou entre les maisons de granit et aller manger le poisson à l'oseille entre deux livres écouter une symphonie de vents et d'embruns et le feu qui craque dans la cheminée écouter ou lire ta voix naïve et neigeuse dans ces temps mugissants ečekoihîjirejaieructopapottot écouter les polyphonies des grandes cornemuses et la voix de Greta Garbo dans ces vieux films en noir et blanc le papier froissé la chute des copeaux de bois et les cris des enfants dans la cour et la pluie qui tombe encore et encore et la nuit qui vient c'est sonné

sonneur Nov.-Déc.-2000

sonneur@club-internet.fr

...Chat eau-de-rire affleure...

...Son rire comptait pour du beurre sous son château à fleurs bleu myosotis. Otis Reddingue en redingote dégotée bouleversant du CD-rom s'lovait entre les baffles comme un muse-cadet de Gascogne. Marc-Antoine éclusait son Bourgogne pendant qu'Antonia sniffait sa Fine Champagne. Trou ze wind-dose, Julius-Caius comptait dans la rue les cognes - quand passe les six cognes la palme dore à Cannes -...
...Canne à pommeau des Chats-rentes ou canne-épée...le canapé du salle-on accueillait co-pieusement toutes les mines-eau-de-riz de Mélanie...mais l'anis des six sue-sept d'Annie la rendait un peu mort-ose, la môme vert-de-gris. Avec des haut-le-coeur sous son chat-pot affleure elle dénombrait un à hun les petits rats roses qui sortaient du fanthôme de son opéra comme des oubliettes d'un château en dés-bris, claque-sonnant chaque appât-ration d'un grand éclat-de-son
rire-déchire...point de croix...

Alain René de Nilperthuis

grolier6@club-internet.fr

Dans le pays qui n'existe plus, nos empreintes d'exilés aboient comme le souvenir. Nous avons dormi contre le grand chien de la guerre et, parcouru les grands bois noirs et les grands cimetières plein de femmes et de fleurs. Des amis et des morts, nous avons gardé les dents, les avons semées au printemps. Elles poussent précieusement aujourd'hui, herbes aux parfums mordants qui fleurissent en saignant.

Agapanthe

claire.lejeune@belgacom.net

Le Havre, peut-être

(Etretat, sans doute)

Revenu du sud, las d'azur et de chaleur, il ouvre les paumes vers le ciel pommelé, il s'enchanté du vent qui heurte les falaises dont la craie brille, plus claire que le jour, et l'écriture en elle au hasard des silex.

Sa barque comme un soc de Braque a creusé les galets dans le creux de la vague, et chacun, de ce moment, a su qu'il était rentré, qu'il n'avait rien oublié, rien perdu de sa main de barreur habile : sa barque exacte au rouleau connaissait le rythme et l'angle, et les gosses en riant ont tiré les filins, et les vieux ont quitté le banc du soir, retrouvé les gestes des mousses en treuillant sans à coups la barque par la proue.

Mais dès la jetée, elle se tient là qui lui dit : «Si tu reviens pour repartir, n'aborde pas. N'attends de moi ni linge, ni singe, ni biscuit. N'espère rien du ventre qui s'est refermé, il n'est plus saignant de ta sonde. Mais si tu reconnais parmi ceux-là qui jouent le fils qui ne sait rien de toi, alors demeure, et sois à la hauteur des rêves qu'il a forgés en ton absence.»

Hervé Chesnais dec 2000

Poches cousues

A Edward Bond

Le vieillard du bout de la route, lui porterons-nous la soupe chaude dont il rêve, laverons-nous ses hardes grises, le raserons-nous après avoir couvert ses épaules aiguës d'une serviette blanche ? Comment être sûrs que nous ne serons pas de ceux qui lancent des cailloux contre ses vitres, jusqu'à les étoiler ? Qui d'entre nous peut jurer qu'il n'a pas ri du vieux manteau qu'il porte jusqu'aux heures moites de l'été ?

Moi non plus, je ne peux jurer de rien. Qui sait si, un vendredi soir, je n'ai pas partagé les pierres des ivrognes ? Peut-être ai-je déjà souffert au point de faire souffrir ?

Le vieillard au bout de la route, il faut surtout lui rentrer du bois. Les vieillards, ils ont toujours froid, même quand nous suons nos bières au midi des moissons. Mais lorsque j'approche, j'ignore si ce vieux-là tremble de peur ou de froid.

Hervé Chesnais

chestel@normandnet.fr

La chaise vide

J'ai levé le voile de brume n'ai rencontré que des fantômes. La chaise était vide abandonnée par l'être que j'espère. Il a donné un jour un nom à l'attente presque éternelle. Lui qui n'est que désir l'emplit rien que par son existence. Il est miroir et maison, voyage et sommeil , au creux de mon rêve et au voile du trop loin. Si proche et si inaccessible, si vrai et si illusoire. Je ne regardais plus que cette chaise vide décidée à m'y asseoir . A n'être plus que poésie. A vivre enfin jambes croisées pour abriter le puzzle des bonheurs. Et si la brume laisse passer un soleil trop vif ? Et s'il me faut m'éloigner , retrouver le plat et le vide? Je vais peut être crier jusqu'à déchirer les nuages ou le bleu , le trop bleu de l'été ? J'attends mon image, l'unité de ma vie la réconciliation de tout. Et si nous cherchions tous cette image ? cette chaise vide , désespérément ?

Aïlen

ailen@wanadoo.fr

La rue et la maison

La porte ouverte, des gens qui passent, fragments de dialogues et d'histoires mêlés aux bruits, aux activités de la maison; un chantier en face, des enfants revenant de l'école, la vie des autres qui se déroule, au bord du cadre. Dans la maison le travail paisible, les mots qu'on cherche dans la solitude; les enfants qui rentrent, déjà grands, vivant leur vie au-dehors, revenant chaque jour sous la lumière des lampes. Protégé, perméable, ouvert aux bruits, au langage du monde: un univers à soi, mais à l'écoute.

Dans un bocal

L'enfant qui rentre chez lui le soir après cinq heures, et n'allume pas la lumière. Nulle part, sauf dans sa chambre, ce refuge, et dans la cuisine où il mange, les yeux ailleurs, un goûter de douceurs et de chocolat, restaurant la vie dans la vie suspendue. Puis la télévision, ce vase de fantômes et de bruits, libérés contre la solitude; plus tard la musique au-dessus des cahiers ouverts; remplissant le vide avant que sa mère ne rentre, ramenant le réel et la parole, la vérité du monde.

Catherine Raucy

paul.raucy@wanadoo.fr

Comme je t'aimera.

Voilà...

Dans une petite ville, oui dans une petite ville.

Pâle et douce le soir, verte et jaune le jour.

Pour nous tous seuls un toit d'épine et de nuage,
nos fourmis adoptives, et les moustiques courageux...

La pluie têtue caressera de ses doigts tendres

la joie de deux vies enrouées.

Annelowe

jeanannelaure@aol.com

«Quelques jours plus tard elle se gratta le squaloïde malgré quelques gênantes branchailles. Ca sentait la friture. D'humeur congre elle insista. Son grondin puant, qu'elle aimait appeler Ulysse, lui rappela soudain un rêve étrange à cause de l'odeur de hareng. Ca commençait dans un bar à friture. Accoudée au comptoir crasseux elle commanda un corégone au barman bouseux. Plutôt que de la servir il lui jeta un guignon à la face en hurlant « Grondin de lamproie ! ». Alors elle sortit sa carpe et lui touilla un gluant turbotin qui colla le poissard au sol. En bonne guigne, elle poussa un gras soupir et pris la gnôle du voisin. Le voisin mécontent grogna salé mais redoutant la vieille truite, ne broncha mot. Le barman se releva et nettoya sa crassane avec son mouille-bouche en marmonnant : «Quelle journée de barbeau». Un pêcheur poisseux avec une tête de pigeon arriva avec ses morues qu'il posa sur le comptoir. Le merdeux lorgna la vieille. Agacée elle déculotta son plumet, pris une morue, s'en torcha le croupion et fit bouffer la poiscaille au pouilleux.»

migoy.

migoboy@libertysurf.fr

Le bonjour et l'adieu

Je ne sais pourquoi
le silence fait
un doux petit bruit
de papier froissé.
Est-ce l'infini
qui se froisse ainsi
doucement à mes oreilles ?
Est-ce tout sa douceur suspendue
qui se pose soudain comme une aile
sur mon cœur ?
Le poids du rêve est si léger !
La vie et le sommeil se mêlent
comme aux cheveux le vent,
la certitude et l'incertitude,
le souvenir et l'oubli,
le bonjour et l'adieu.

Catherine Dartiguelongue

Art numérique, poésie de l'instrument

Souvenez-vous de l'oncle Picsou, aux prunelles miroitant par-dessus ses demi-lunes, assis sur une montagne de pièces d'or et de billets à l'intérieur d'un coffre-fort géant...

Eh bien le coffre-fort, maintenant c'est un ordinateur !

Pour quelques autres personnes, partout dans le monde, l'ordinateur n'est pas seulement un instrument de commerce, c'est aussi un engin pour se distraire, se cultiver, communiquer, informer, narguer les pouvoirs et les frontières.

Pour d'autres encore, ce même ordinateur serait l'outil d'un art nouveau, baptisé «l'art numérique»...

Les idées jaillissent, les concepts fusent... l'art numérique, n'est-il pas - surtout - l'art de ces hommes et de ces femmes qui s'évertuent à créer l'outil lui-même... (et Bill Gate n'est-il pas un... poète de ce monde ?) :

<http://www.labart.univ-paris8.fr/chantier/nouv/anne-gaelle/art-num-JPB.html>

Il est écrit dans cette page que l'art numérique est binaire et triangulaire, aléatoire et interactif, ubiquitaire et... mais lisez donc !

Une " folle poésie " se dégage de cette conférence que donna le Pr Balpe, à Moss en Norvège, par un joli mois de mai de l'autre siècle...

Nous avons décidé d'en savoir plus sur l'art numérique en pensant que oui, peut-être que oui, l'art numérique existe. Oui, il suffit de se souvenir de la reconstitution à partir de filaments d'ADN de... dinosaures numériques... dans le film très populaire de Steven Spielberg, Jurassic Park. Autre exemple d'art numérique, les installations du Futuroscope de Poitiers, ville française fort connue... c'est là que Charles Martel aurait repoussé les Maures (en 732)...

... mais l'art numérique ne se limite pas qu'aux images de synthèse, aux sons de synthèse, l'art numérique c'est aussi, par exemple encore, la conception assistée par ordinateur de cette cathédrale de l'art contemporain qu'est le musée Guggenheim à Bilbao, en Espagne. L'art numérique pénètre l'image, le son, l'architecture... toutes les muses succombent à ses charmes, l'une après l'autre !

Nous avons pratiqué une méticuleuse enquête, et nous avons trouvé l'adresse d'un phare sur toutes ces questions d'art numérique, sur la côte ouest des USA :

<http://hotwired.lycos.com/>

Il semblerait que même la poésie soit à l'heure, au rendez-vous informatique... c'est ce qu'affirme le Pr Alain Vuillemain du *centre d'études et de recherches sur les textes électroniques littéraires*:
<http://www.sitec.fr/users/akenatondocks/vuillem.html>

“ cette poésie dégagée de la langue de papier que cherchent les poètes du XX^e siècle ”...

“ . A partir de 1989 et de 1990, ce sont, dans les revues de poésie électronique, alire et KAOS, les cheminements qui ont été adoptés pour essayer d'explorer ces formes nouvelles de la poésie ”...

“ si la poésie n'a de signification qu'à la condition de rester indéfiniment renouvelée, et donc à jamais inachevée, à jamais ouverte, alors l'informatique, les nouvelles technologies, ne servent qu'à « mettre en scène son éternel supplice de Tantale », sa soif éternelle d'absolu, son besoin éternel de recommencement. ”...

A noter dans cet article une intéressante contribution à la connaissance du mouvement poétique “ Oulipo ” qui selon l'auteur serait un précurseur en matière informatique...

Pour vous détendre, car la lecture de ces articles me semble ingrate, à cause de leur style un peu trop impersonnel, un peu trop terne, un peu trop brouillon, voici quelques adresses de sites pratiquant les nouvelles gammes de l'art informatique, quelques aperçus d'une virtuosité prometteuse :

<http://www.panoplie.org/>

http://fifi.nirvanet.net/proj2k/selection_officielle/underground/index.html

<http://www.afa.asso.fr>

<http://www.artindex.tm.fr/>

<http://www.chronicart.com/>

A partir du site de sonneur www.multimania.com/sonneur/, qui expose en ce moment de belles photographies de son pays dans la *galerie de Sophie*, et de belles paroles de Pessoa, parmi d'autres belles paroles... j'ai fini mon surf de ce mois d'hiver dans l'éblouissante beauté d'un ciel d'été : <http://www.moma.org/docs/collection/paintsculpt/c58.htm>

le surfer

la chronique du surfeur

lapageblanche

janvier(2001)-numéro(7)

www.lapageblanche.com

Abonnement :

Pour recevoir six numéros par courrier électronique, adresser un chèque ou un mandat (pour l'étranger) de 50FF (à l'ordre de l'association La Page Blanche) à l'adresse suivante :

La Page Blanche

27bis RN 113

33640 Beautiran France

En indiquant votre nom et prénom ainsi que votre adresse électronique.

Directeur de la publication :

Pierre Lamarque

Directeur de la rédaction :

Constantin Pricop

Assistante de la rédaction :

Catherine Lange

Réalisation :

Mickaël Lapouge

Ont collaboré à ce numéro :

Laurence de Sainte-Maréville, aaron de Najran, Hervé Chesnais, sonneur, Paul Raucy, Marie Mélisou, Johannes Finckh, Louve Mathieu, Serge Tomé, Alain René de Nilperthuis, Agapanthe, Hélène Soris, Catherine Raucy, Annelowe, Migoy, Catherine Dartiguelongue.

Dépôt légal : juillet 2000

ISSN en cours.

©2000 La Page Blanche - association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés par La Page Blanche est interdite sauf autorisation.